

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 7 (1904)
Heft: 8

Artikel: Deux pigeons
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-253743>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 14.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

attendant la vie de son ciseau enchanté, lorsque la mort vint l'atteindre prématurément dans sa gloire d'artiste le 21 avril 1891. Ce fut l'un des meilleurs élèves du maître, le sculpteur meusien M. Désiré Fosse, qui acheva son œuvre à peine ébauchée. Et, il faut le dire à sa louange, il semble avoir réalisé tout l'idéal, toute la foi et la vie intense que Chapu avait voulu imprimer à la pierre, dans la représentation de ce grand drame du christianisme : *Le chemin de Croix de Benoite-Vaux*. Le temps revêt déjà le granit, fouillé d'hier, de sa patine moussue, adoucissant les nuances, ajoutant à l'expression des personnages une teinte de mélancolique tristesse.

Situé à quelques kilomètres de la station de Villers-sur-Meuse, sur le chemin de fer de Verdun à Saint-Michel, le pèlerinage de Benoite-Vaux mérite d'être visité par les touristes amateurs d'art.

Le spectacle du vallon béni, un jour de pèlerinage où toutes les routes de Ramblusin, d'Issocourt, de Neuville-en-Verdunois, de Couverre, de Thillombois et de Récourt-le-Creux sont sillonnées de longues théories de voitures lorraines chargées de pèlerins, où les pentes boisées de la colline sont garnies de plusieurs milliers de fidèles assistant au sacrifice divin dans cette basilique en plein air, est un de ceux qu'on oublie pas, quand on a eu l'heureuse fortune de les contempler.

LE FURET.



La Station du Chemin de Croix

DEUX PIGEONS

(Suite)

Mais alors, me direz-vous, ce M. Demairivonne était un être de bronze et non de chair ? Il manquait de cœur ou de... d'imagination ?

Point du tout, seulement c'était un être énergique et fort qui réservait pour une seule tout son amour, toute sa passion.

Pour laquelle, en ce cas ?

Telle était la question que se posait tout Coriza-sur-Mer, six mois après l'arrivée du jeune homme, alors que les frimas avaient remplacé la saison douce, le cri de la chouette, le chant du rossignol, et le chrysanthème échelé, le chèvre feuille et la rose.

Les maladies continuaient... non pas à décimer le pays puisqu'en une demi-année on n'avait enterré que trois vieillards et deux bébés, mais à éprouver le beau sexe ; cela ne faisait pas gagner beaucoup d'argent au pharmacien, cependant, car Demairivonne n'était pas l'homme des grosses ordonnances.

Souvent même, quand il conseillait du fer ou autre réconfortant, les clients oubliaient le flacon dans leur armoire et ne se portaient pas plus mal ensuite.

On devine que maintes allusions étaient faites chaque

jour au cher docteur sur son avenir, ses projets futurs, etc., etc.

Où irait-il, que ferait-il, une fois hors de Coriza-sur-Mer et son collègue revenu de son long voyage ?

Ne s'était-il pas attaché au pays, assez pour s'y établir définitivement ?

La solitude ne lui pesait-elle point ?

N'était-il pas à l'âge où l'on songe à se donner une compagne pour toute la vie ? Et patati et patata.

Il répondait par des vagues, très vagues paroles perdues dans le timbre carressant de sa voix charmeuse, souriait, levait ses yeux bleus au ciel, effleurait de son regard profond les jolies têtes inclinées vers lui, et finalement laissait entendre que... un peu plus tard... il verrait, il dirait...

Aussi, le cercle enlacant, affectueux, choyant, si l'on peut s'exprimer ainsi, se resserrait davantage autour de lui et les dames luttaient à qui mieux mieux de gâteries et d'invitations auprès de ce joli garçon à marier.

Bref, il n'était pas malheureux et peut-être était-ce pour goûter plus longtemps la suavité de cette vie de coq-en-pâle qu'il résistait aux oeilades, aux sous-entendus les plus

clairs, aux attentions les plus tendres.

De plus sa bourse gonflait à vue d'œil, dans les mois il calculait son gain, plaçait la somme acquise au Crédit Lyonnais... qui a fait fleurir une succursale jusqu'à Coriza-sur-Mer, et faisait ses comptes.

Voyons, disait-il à voix basse et lente, de l'air profond d'un financier qu'il n'était pas, j'ai amassé cinquante mille francs en six mois; dans les 6 mois qui me restent à passer ici, j'en gagnerai au moins autant; cela fait un peu moins de trois cents francs par jour; mon cabinet de consultation me rapporte en moyenne deux cents francs; je vois bien dix clients et surtout clientes à un louis par tête; ensuite mes visites à domicile donnent au minimum un billet de cent francs, car je ne me laisse payer grassement que par ceux... et surtout celles qu'i le veulent absolument.

Après tout, ce n'est pas moi qui ai fixé ce taux... exorbitant à mon avis; ce sont mes malades: on est généreux dans ce pays, très généreux, car enfin je ne compte pas les cadeaux qui pullulent chez moi. Pour retourner à Paris avec tout mon «butin», je devrai louer un wagon à marchandise tout entier.

J'ai congédié ma cuisinière devenue tout à fait inutile chez un homme qui ne dîne et déjeune jamais chez lui; c'est encore une économie, bref, Coriza-sur-Mer est pour moi un pays de cocagne et je bénis ma bonne étoile qui m'y a conduit.

III

Une chose à laquelle ne songeait pas notre héros, c'est aux jalousies que, bien malgré lui, il suscitait parmi les indigènes de Coriza-sur-Mer.

Beaucoup de jeunes coeurs (et même des mûrs) battant la chamade à son sujet, on espionnaît toutes ses démarches; des yeux méfiants, se glissaient derrière les guichets des portes, quand il sortait sur le palier après une visite à un malade, on calculait les minutes qu'i y était resté, on investiguait son visage pour y trouver un signe de contentement ou d'indifférence, on s'installait derrière les fenêtres pour s'assurer que sa bicyclette s'arrêtait devant telle ou telle maison.

A son cabinet où toujours on faisait queue, on tendait l'oreille pour saisir sa voix plus ou moins douce, plus ou moins insinuante, selon celle qu'il reconduisait.

Bref, jamais Coriza-sur-mer n'avait une telle effervescence dans les coeurs et dans les cerveaux; le temps qui s'écoulait n'y faisait rien; au contraire, plus le terme approchait où le beau docteur Demairivonne laisserait la place à M. Génuflexe retour de Buenos-Aires, plus l'élément féminin frémisait et palpitait.

On ne se cachait plus les unes des autres, à présent; c'était comme un match où l'on acclamerait peut-être la plus chanceuse.

Car, pour Coriza-sur-mer il n'y avait pas de doute; le joli docteur se déclarerait un beau jour en faveur d'une des gentilles demoiselles ou des charmantes veuves, et alors on verrait dans la riante petite ville une série de fêtes couronnées par un mariage comme n'en voyait jamais à Coriza.

Mais qu'elle serait l'élu? *That was the question.*

En attendant il continuait son labeur en conscience, calmant les nerfs trop sensibles de Mlle Jeanne; excitant l'appétit de Mlle Sabine; ordonnant l'exercice et la gym-

nastique à Sophie et la liqueur de Fowler à la grande Antoinette.

Les diners se multipliaient au point que le pauvre docteur eût souhaité avoir deux estomacs, comme le chameau, pour digérer parfaitement tous ceux qu'on lui offrait.

Deux fois seulement en ces dix mois (car on revenait au printemps maintenant), Demairivonne avait fait une courte absence, très commentée par ces dames et demoiselles: on avait fini par comprendre que, ces disparitions coïncidaient avec les fêtes de Noël et de Pâques, il avait couru embrasser sa vieille tante (à héritage peut-être), seule parente qui lui restait probablement, car il avait laissé entendre que sa famille était fort restreinte et qu'il était orphelin depuis longtemps.

Et qu'elle allégresse à Coriza-sur-Mer quand le cher docteur avait reparu, rayonnant! Pour peu on lui aurait dressé des arcs de triomphe. Le président de la République même aurait été jaloux d'un tel accueil, et à juste titre.

En vérité, tout était séduction et noblesse en cet homme si maître de lui qui, croyait-on, cachait une âme passionnée sous un air tranquille et un abord froid.

Le fugitif sourire qui accompagnait parfois sa voix un peu grave, était mendié par les dames comme l'or par les besogneux; son regard pénétrant amenait une rougeur sur les joues les plus mates.

Bref, de l'avis de tous monsieurs promettait d'être un mari idéal. Pour le moment, il ne se déclarait pour aucune des jolies Corizéennes dont les dots s'arrondissaient à l'étude paternelle ou par les économies maternelles.

La belle Mme Galliacé y perdait le latin, qu'elle n'avait jamais appris, et les demoiselles mûres, craquant de santé, mais se trouvant toujours un bobo quelconque pour se faire soigner par le charmant Demairivonne, s'étudiaient mutuellement d'un œil jaloux et se mordaient d'une dent amère dans l'espoir d'avoir la préséance l'une sur l'autre.

Au fond, je ne vous jurerais pas que notre ami Demairivonne s'amusait comme une petite folle à Coriza-sur-Mer.

Parisien pur sang, il regrettait son boulevard, sans doute, mais il aurait vraiment eu mavaise grâce à se trouver malheureux dans la petite ville pleine de jeunes filles à marier et de maimans pressées d'établir leurs enfants.

Il lui arriva maintes fois de devenir le confident... d'un foyer bouleversé par la querelle ou la divergence des caractères; eh bien, il s'érigéait en conciliateur, en raccordeur... non de vaisselle, mais d'époux un peu endommagés par la vie commune.

IV

Le coup de foudre éclata un dimanche, le trois cent soixantième jour après l'entrée du docteur Demairivonne à Coriza-sur-Mer.

Il se rendait à pied à la villa Miramare où la charmante veuve, Mme Galliacé, l'avait convié à un déjeuner en plein air avec une demi-douzaine de dames et de jeunes filles.

Il allait à pied, dans la douceur d'une matinée de juin marchant avec sa grâce un peu nonchalante et courbant sa haute taille comme alangui, lui aussi, par les tièdes caresses du printemps.

Etait-ce l'arôme exquis de sa cigarette orientale ou le parfum des roses semées dans les villas le long du quai?

Mais il se sentait joyeux, oh! joyeux, d'une gaieté d'écolier qui va jeter livres et cahiers par les fenêtres et entrer en vacances complètes.

Le fait est que, la semaine suivante, le docteur Génoflexe accomplissait son retour à Coriza-sur-Mer et que...

Mais je ne vois pas pourquoi cette seule idée rendait notre héros plus rayonnant qu'une concierge à laquelle on offre des étrennes.

Car enfin, à moins d'être ingrat...

Bref, quand le joli médecin sonna à la porte de Miramare, la mer palpitait derrière lui sous le baiser d'un petit vent tiède, et une douzaine de coeurs devant lui, rien qu'à l'approche de son pas bien connu.

Ah ! le malheureux qui ne devinait pas les tortures de ces jeunes âmes toutes pleines de son nom !

Les toilettes étaient fraîches et soignées ; les fleurs récemment coupées dans les cornets de métal, épandaient des parfums plus suaves ; un rayon de soleil, espiègle comme un gamin, dansait sur la natte blanche et dans les verres de cristal où tout à l'heure allaient couler les larmes d'or du madère et du cliquot ; enfin tous les visages rayonnaient dans ce rayonnement de fête.

Ah ! pourquoi faut-il que les meilleures joies soient empoisonnées par le malheur qui semble les suivre pas à pas ?

Pourquoi un drame... non sanglant heureusement, devait-il clore cette journée si riante, commencée sous de si doux auspices ?

Sauf quelques jeunes filles qui faisaient grise mine à leur assiette dans l'espoir d'attirer l'attention du docteur, tout le monde mangeait de bon appétit, et il faut confesser que le déjeuner était exquis.

Déjà l'aimable hôtesse avait noté trois sourires de Demairivonne à son adresse.

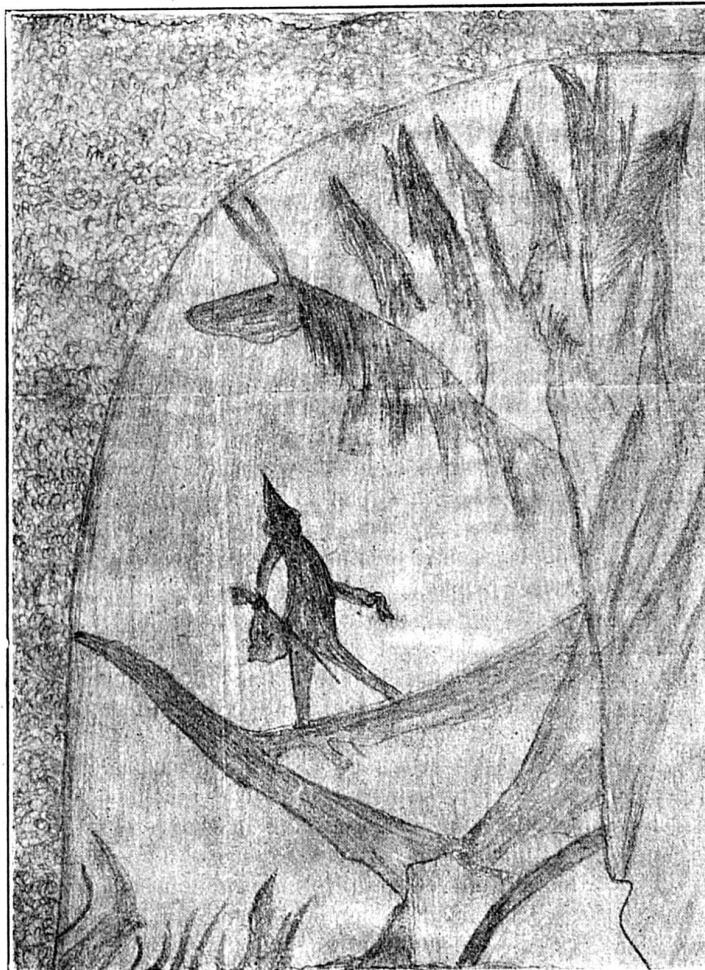
Déjà les demoiselles Cornebiche lui avaient, par leurs saillies amusantes, arraché un éclair de gaieté, déjà enfin la pauvre miss Caraba, une Anglaise sur le retour au cœur demeuré très jeune, avait vu les yeux bleus de l'inventeur se poser sur elle avec un intérêt bienveillant.

Le repas achevé, on contempla la mer, radieuse sous le soleil qui l'argentait ; puis on rentra au salon et Demairivonne s'assit au piano.

La musique agit sur les nerfs : toutes ces demoiselles se pâmaient d'une émotion en l'écoutant, et il eut quelques légers spasmes à calmer chez son auditoire quand il quitta le clavier.

Miss Caraba avait versé tant de larmes pendant le nocturne de Chopin, qu'on dût lui prêter un mouchoir de poche.

(A suivre.)



Les caprices du gel

Les Caprices du Gel

Voici, sans doute, une illustration pour quelques-uns de ces contes fantastiques qui terrifient notre enfance.

Ce voyageur, bizarrement accoutré et coiffé plus bizarrement encore qui semble marcher sur une branche d'arbre, franchir un précipice, escorté par des monstres quel est-il ?

Or, le dessin que nous reproduisons, nul cerveau humain ne l'a conçu, nul main humaine — à vrai-dire — ne l'a exécuté.

Le prestigieux artiste auquel nous le devons n'est autre que le gel.

Par caprice, une claire nuit de cet hiver, non en France, ni même en Europe, mais au Canada, le gel s'amusa à décorer ainsi une vitre. Au réveil, ce voyageur apparut, dans un décor préhistorique, aux yeux émerveillés d'un Canadien, M. Auguste Charbonnier qui le dessina.

C'est de lui que nous le tenons.

Que le Canadien ait sollicité doucement et un tantinet interprété l'œuvre même du gel, d'aucun le croiront, et c'est possible.

Mais le gel n'est-il pas un merveilleux artiste ? Il excelle dans la fleur et dans la plante, il aura voulu montrer, l'habile décorateur qu'au besoin il est capable de dessiner sur les carreaux, autre chose que des plantes, des fleurs, des branches de fougères.

Nous avons tenu, avant le renouveau annoncé par des tempêtes, ayant que l'hiver s'achève sur les calendriers, à publier cette singulière image, dont se furent orgueille lis les hommes des âges lointains, les artistes primitifs qui ornaient à leur façon les murs des cavernes ou les silex.

E. VOISIN.